



HAL
open science

Le médiévalisme de l'État islamique, ou le fantasme de la guerre des origines

Enki Baptiste

► **To cite this version:**

Enki Baptiste. Le médiévalisme de l'État islamique, ou le fantasme de la guerre des origines. Séminaire Le médiévalisme – des usages contemporains du Moyen Âge, coordination: Aude Mairey, Mar 2023, Paris Sorbonne Université, France. halshs-04092553

HAL Id: halshs-04092553

<https://shs.hal.science/halshs-04092553>

Submitted on 9 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Séminaire Le médiévalisme – des usages contemporains du Moyen Âge

La Sorbonne

31 mars 2023

Le médiévalisme de l'État islamique, ou le fantasme de la guerre des origines

Enki BAPTISTE

Université Lumière Lyon 2 – CIHAM UMR 5648

Institut français d'islamologie

Chercheur associé au CEFREPA

Ce document constitue la version orale de l'intervention prononcée le 31 mars 2023. Elle ne comprend volontairement aucune note de bas de page. Les références précises figureront dans les articles qui seront produits par l'auteur à l'issue. Merci de demander l'autorisation de l'auteur avant toute utilisation même convenablement référencée des résultats présentés ci-dessous.

This paper is the oral version of the speech delivered on March 31, 2023. It voluntarily does not include any footnotes. The precise references will figure within the articles which will be written by the author down the road. It is kindly requested to ask permission from the author before using any of the results presented below, even if properly referenced.

Introduction

Le champ du médiévalisme « chrétien » ou « occidental » est foisonnant en France depuis une vingtaine d'années. Les travaux de W. BLANC, J. BRETON, F. BESSON, V. FERRE ou B. DUMEZIL ont mis en avant la dynamique de récupération d'un imaginaire médiéval chrétien par l'extrême droite. La bataille de Poitiers, la mythologie viking ou les croisades forment un riche terreau autour duquel s'est construit un imaginaire collectif qui revient parfois en force dans l'espace public à l'occasion de manifestations de violence et qui se trouve mobilisé non à une fin ludique mais pour véhiculer un message politique extrêmement corrosif. Et je ne cite là que la production scientifique francophone, celle en anglais étant pléthorique. Je vous renvoie au blog d'A. MAIREY, sur lequel vous trouverez des bibliographies de référence.

Les médiévalismes islamiques et islamistes : un champ d'étude à investir

À l'inverse, la recherche sur les médiévalismes islamiques et islamistes n'en est encore qu'à ses débuts. Il faut souligner tout de même les travaux de J. SKOVGAARD-PETERSEN dans les années 2000, dont son article récent sur une série consacrée à al-Ḥajjāj b. Yūsuf, un célèbre gouverneur d'Irak pour le compte de la dynastie umayyade de Damas. Le chercheur y souligne notamment l'importance de Jurjī Zaydan (m. 1914) et des auteurs de la *nahḍa* dans la construction arabo-musulmane contemporaine d'un récit médiévaliste sur les premiers temps de l'islam. Ce travail souligne ainsi le lien fort entre histoire et littérature, déjà exploré pour d'autres univers par les travaux d'A. BESSON. Cette connexion est cependant bien peu développée pour le versant musulman de l'histoire des premiers siècles de l'islam. Il faudrait, je pense, reconsidérer ces séquences modernes et contemporaines de fixation d'un récit sur la naissance du califat, l'apostolat du Prophète ou la révolution abbasside sous la plume d'auteurs puis sous l'œil de réalisateurs arabes et/ou musulmans. Dans le cas de l'islam médiéval, le récit s'articule autour de référentiels différents et recèle une construction du temps évidemment alternative de celle prévalant en Europe ou aux États-Unis dès lors que l'on se réfère au « Moyen Âge ». Je crois d'ailleurs ici que le concept de « régimes d'historicité » théorisé par F. HARTOG est stimulant pour considérer la problématique centrale de la valeur que l'on attribue au temps (passé, présent futur) et qui est variable selon les sociétés dans

lesquelles on se situe. Le médiévalisme dévoile en creux la perception d'une société sur son histoire et sur la place que l'on souhaite donner à cette histoire lointaine. S'agit-il de la réintégrer au contemporain pour éclairer le présent des lumières du passé ? C'est ce que font les djihadistes de l'État islamique (ci-après, EI), dont l'imaginaire est imprégné d'un Moyen Âge fantasmé qui fait l'objet d'une constante réactualisation puisqu'il est vu comme un âge d'or. Ou s'agit-il plutôt de la repousser pour la présenter comme tout ce que l'on n'est pas ?

Pour compléter ce bref état de l'art, je citerai l'article que nous avons écrit avec H. BOUALI pour la revue *Médiévales* et dans lequel nous avons tenté de mettre en lumière les mécanismes narratifs utilisés par les réalisateurs de la série qatari-saoudienne *Umar al-Fārūq*. Je signale également qu'un mémoire de master a été réalisé à Paris 1 par O. NUNES, qui s'est toutefois plutôt intéressée à l'écho que les conflits contemporains trouvent dans cette série et assez peu à la manière dont l'histoire du deuxième calife de l'islam est réinterprétée et mise en scène. Sans faire de l'auto-promotion excessive, je mentionnerai tout de même les quatre billets de blog de mon fait parus en juin 2022 sur les carnets de l'Ifpo. J'y propose une analyse des raisons possibles de cette carence d'études sur les médiévalismes islamiques et islamistes puis me penche sur trois cas d'étude : la série précitée, le médiévalisme de l'EI et les cérémonies chiites de la *'ashūrā'*.

Cet état de l'art, qui demanderait à être étayé, met en lumière le manque d'études plus systématiques sur ces productions audio-visuelles consacrées au Moyen Âge islamique. Cela s'explique bien sûr en partie par leur accessibilité plus complexe (les séries connaissent une diffusion beaucoup plus confidentielle) et par des problématiques linguistiques. Ce constat vaut plus encore pour le corpus très touffu des magazines et des vidéos de propagande de l'EI qui n'a été que très peu étudiés en France. Quelques articles ont été écrits en langue française, mais la tendance est plutôt à une nette domination de l'historiographie anglo-saxonne sur le sujet. En outre, la plupart de ces productions scientifiques sont généralement le fait de chercheurs travaillant dans le cadre de *think tank* ou d'instituts de recherche en stratégie, géopolitique, sécurité etc. Les thématiques abordées sont multiples, mais les auteurs sont le plus souvent intéressés par des problématiques très contemporaines, notamment l'usage djihadiste des réseaux sociaux, l'investissement massif du cyberspace à des fins missionnaires (*da'wa*) ou l'apologie d'une violence débridée qui trouve un écho certain dans l'univers de jeux vidéo bien connus (*Call of Duty, Battlefield...*).

En somme, nous retrouvons bien peu d'historiens impliqués dans l'étude du matériel disponible et encore moins de médiévistes. Cela soulève l'inévitable question : pourquoi le spécialiste du Moyen Âge devrait-il s'impliquer dans l'analyse de ce corpus ? Avons-nous quelque chose de plus à apporter à l'exploration de ces gisements documentaires médiévalistes ? Je crois que oui, dans l'approche des sources médiévalistes, le spécialiste du Moyen Âge est en mesure de contribuer à l'explicitation de ces imaginaires et, je pense, d'aller au-delà que les chercheurs en géopolitique ou en science politique. Loin de moi l'idée de dénigrer l'apport des recherches dans ces disciplines d'analyse du très contemporain. Je crois qu'il faut au contraire privilégier une articulation vertueuse des deux, seule approche à même de lever le voile sur ces manifestations corrosives (dans le cas djihadiste) d'un imaginaire qui puise dans une histoire complexe, aux références multiples qui forment, mise côte à côte, un écheveau médiévaliste qu'il convient de démêler afin d'en saisir la portée et la puissance symbolique.

En effet, dans le cas de l'EI, les sources primaires à notre disposition sont imprégnées d'une constante relecture d'un certain Moyen Âge et révèlent une connaissance fine des sources arabes de cette période, mobilisées à dessein pour irriguer le propos djihadiste de références consensuelles, communes et partagées par les musulmans, bien au-delà des cercles djihadistes. Je pense d'ailleurs qu'il y a là un élément central de ce discours médiévaliste djihadiste qui se fonde sur des modèles et des sources centrales dans la construction d'un récit musulman des origines. Ces sources n'ont au demeurant rien de corrosif à première vue, pas plus que ne l'est l'*Historia* de Guillaume de Tyr. Mais, reversées dans le présent où les figures du Moyen Âge doivent reprendre vie à travers la geste des djihadistes, les récits en question prennent immédiat un sens différent et soutiennent les prétentions islamistes à l'ultraviolence et la légitimité de leurs actions terroristes. Ces vies parallèles, où l'histoire des Compagnons de Muḥammad, les *ṣaḥāba*, sont mobilisées en regard de celle des combattants de l'EI irriguent les magazines et servent à toucher un lectorat familier de la trajectoire illustre de Khālīd b. al-Walīd, de Ḥamza b. 'Abd al-Muṭṭalib ou de 'Uqba b. Nāfi'. Partant, cela rend la déconstruction de ces discours extrêmement complexe car il faut pour cela s'attaquer à des autorités intellectuelles centrales de la période médiévale. Mais pas à n'importe quelle partie de la période médiévale...

Quel Moyen Âge ?

Comme dans le cas de la propagande d'al-Qaïda, magistralement étudiée dans deux volumes de la collection *Proche-Orient* des PUF, le discours de l'EI aborde le Moyen Âge sous un prisme spécifique. Le constat d'une lecture sélective du passé interroge l'historien et doit initier, à mon sens, une première interrogation essentielle : quel est le référentiel médiévaliste mobilisé ?

L'ouvrage *Al-Qaïda par le texte*, paru en 2005 et coordonné par G. KEPEL, proposait un copieux échantillon de textes d'al-Qaïda traduits en français et analysés par des spécialistes. Dans le prologue, le politiste évoquait l'introduction de ces nouvelles formes de spectacle engendrant de nouvelles formes de mobilisations militantes, mais regrettait que ces sources soient souvent réduites à de simples séquences théâtrales et macabres ; en somme, qu'elles soient trop peu analysées au prisme du discours qu'elles secrètent. Le chercheur appelait à dépasser l'émotion et l'effroi souvent suscités par ces séquences audio-visuelles pour se pencher sur les matériaux endogènes de l'organisation afin de saisir les contours dans lesquels se déploie son imaginaire. Or, nous l'avons dit, cet imaginaire est imprégné par le référentiel médiéval et par une perception cyclique du temps de la prédication (*da'wa*). Au prosélytisme inachevé du Prophète et des premiers Compagnons répond celui d'al-Qaïda, qui reprend le flambeau et dont les militants se voient comme les continuateurs de l'œuvre glorieuse de Muḥammad.

C'est là un élément essentiel pour comprendre à quel type de médiévalisme nous avons affaire. De quel Moyen Âge fantasmé parlons-nous ? Lorsque l'on se penche sur l'imaginaire des confrontations Orient/Occident, ce sont les croisades qui nous viennent en tête. Les références à ces conflits sont bien présentes dans la documentation djihadiste, comme par exemple chez al-Zawāhirī, dans son texte le plus célèbre, « Cavaliers sous la bannière du Prophète » (*Fursān taḥt rā'iyat al-nabī*), dans lequel il évoque Nūr al-Dīn Zengī, le célèbre atabeg d'Alep et surtout Saladin, vainqueur des Croisés à Ḥaṭṭīn.

Mais dans les sources de l'EI, je n'ai pas retrouvé beaucoup d'autres allusions à ces héros de l'islam, qui ont plutôt fait l'objet d'une captation par les mouvements nationalistes. C'est donc dans un autre Moyen Âge qu'il faut chercher : celui des origines de l'islam et des premiers temps du califat. Caractérisée par une conflictualité latente inhérente à la constitution de l'empire islamique et aux premières grandes guerres civiles, cette période est abondamment investie par les djihadistes qui y

voit la quintessence du pouvoir idéal. Le modèle prophétique est mobilisé, notamment sa trajectoire guerrière, mais également celles de ses successeurs, à l'initiative des conquêtes conduites en Irak, en Iran, en Égypte et en Syrie-Palestine dès les années 634. Ces épisodes guerriers sont racontés par des sources (les *maghāzī* pour les guerres prophétiques et les *futūḥāt* pour les conquêtes califales) mises par écrit sans doute à partir de la toute fin du VIII^e siècle.

Le corpus : difficultés et choix méthodologiques

Quelles sont les sources à notre disposition ? Je n'ai pas le temps ici de dresser une typologie complète de la production djihadiste attribuée à l'EI, mais pour faire très simple, il faut avoir en tête que les agences de communication et les succursales régionales de l'organisation ont produit une quantité considérable de vidéos et un riche corpus de magazines dont la conception est souvent de très bonne facture formellement parlant.

L'une des premières difficultés à laquelle j'ai été confronté a été l'accès à la documentation. Pour le chercheur, trouver et consulter ces matériaux n'est pas simple. Ils ne sont pas accessibles sur la toile du fait de leur extrême sensibilité et mes recherches n'auraient pas été possibles sans l'aide d'A. ZELIN, du Washington Institute for Near East Policy. A. ZELIN a ouvert un site intitulé *Jihadology* sur lequel il collecte et rassemble toute la documentation djihadiste qui paraît et à laquelle il m'a donné accès en 2018, lorsque je commençais à me pencher sur la question.

La seconde tâche, sans doute la plus difficile, a été de délimiter le corpus à l'étude pour la présente intervention. Naviguer sur le site en question permet de mesurer l'ampleur de la tâche et le risque de se noyer dans ces sources audio-visuelles. Face à ce constat, je me suis résolu à mener une enquête qui ne serait pas exhaustive. Être exhaustif serait de toute façon impossible, à moins de disposer d'une équipe de recherche avec laquelle écluser ces sources, et peut-être même contreproductif, tant les sous-corpus sont riches et nécessitent d'adopter plusieurs angles d'approche.

La présente communication propose donc des pistes de travail. Mon souhait est plus de montrer l'intérêt de cette documentation en ouvrant quelques dossiers que d'offrir une synthèse complète et parfaite sur les arcanes du médiévalisme djihadiste. Pour cela, j'ai choisi de me concentrer sur quelques magazines de l'organisation, essentiellement en langue anglaise, mais également en

français et en arabe. J'ai également utilisé quelques capsules vidéo, cette fois-ci toujours en langue arabe, dans lesquelles j'ai identifié des séquences médiévalistes.

L'État islamique : bref rappel historique

Avant d'aller plus loin, rappelons en quelques dates les modalités d'émergence de l'EI. Le mouvement, connu sous plusieurs acronymes (EIII : État islamique en Irak et au Levant ; Daesh : *al-Dawla al-islāmiyya fī al-ʿIrāq wa-l-Shām*), apparaît avec perte et fracas sur la scène politique lorsque, le 29 juin 2014, Abū Bakr al-Baghdādī proclame le califat depuis la mosquée de Mossoul. Mais cela fait déjà plusieurs années que l'EI se construit en Irak à l'initiative de la branche régionale d'al-Qaïda, notamment autour des villes de Ramadi et Falloujah, dans l'immédiate banlieue de Bagdad. En octobre 2006, l'État islamique en Irak est créé, puis, à la faveur de la guerre civile syrienne et de la décomposition de l'Irak, le groupe prend de l'ampleur et s'affirme de plus en plus comme un concurrent d'al-Qaïda. En 2013, la rupture est consommée lorsque le chef du Jabhat al-Nuṣra (la succursale d'al-Qaïda en Syrie) refuse de prêter allégeance à Abū Bakr al-Baghdādī et renouvelle sa fidélité à Ayman al-Zawāhirī. Proliférant depuis la province irakienne d'al-Anbar, l'EI s'installe dans l'ouest du pays et déborde largement en Syrie, autour de Deir Ez-Zor, puis fait de Raqqa sa capitale. Combattue activement par la coalition internationale, les rebelles syriens et les forces kurdes, l'organisation terroriste perd finalement du terrain à partir de 2017. En 2019, la poche de Baghouz, à la frontière syro-irakienne, tombe. C'est la fin de la structure étatique de l'EI, mais ce n'est pas la fin du groupe, comme le prouve d'ailleurs la production continue de magazines de propagande dans certaines régions du Moyen-Orient jusqu'à aujourd'hui.

Le djihadisme et l'image

Outre l'ultra violence débridée de ses actions, l'EI s'est également singularisé par l'investissement massif du cyberspace que le mouvement a irrigué d'une propagande extrêmement sophistiquée et sans filtre. Al-Qaïda l'avait fait auparavant, lançant le djihad médiatique dès la fin des années 80, lorsque ses combattants affrontaient l'armée soviétique dans l'Hindou Kouch. O. SAGHI, dans son article sur Oussama Ben Laden, décrit d'ailleurs le mouvement comme un « enfant de la télévision ».

Mais les proportions de la propagande audio-visuelle de l'EI sont sans commune mesure avec celle d'al-Qaïda et la documentation produite par le groupe de Ben Laden restait confinée aux réseaux djihadistes du *dark web* et aux cercles d'initiés. À l'inverse, l'EI a réussi à surfer sur le développement d'Internet et à user du savoir-faire de ses recrues, bien formées en design et graphisme et maîtrisant les outils de la communication.

Pourtant, pour des mouvements islamistes radicaux, l'usage de l'image n'allait pas de soi et appelait quelques pirouettes rhétoriques, magistralement étudiées dans le volume *Al-Qaida par l'image*, fruit de la thèse de doctorat d'A. EL DIFRAOUI. Soutenant la production d'un grand récit qui justifie la guérilla et ses méthodes et ancre le combat des militants djihadistes dans un imaginaire de la guerre sainte, la vidéo devient un puissant vecteur de mobilisation. Citant P. BOURDIEU, A. EL DIFRAOUI rappelle que « l'un des enjeux principaux des luttes politiques à l'échelle globale est la capacité d'imposer des principes de vision du monde. » C'est ce qu'avait parfaitement compris le djihadiste syrien Abū Muṣ'ab al-Sūrī. Installé à Londres entre 1992 et 1997, il fait entrer les médias djihadistes dans l'ère du numérique et publie, en 2005, un manifeste central intitulé *Da'wat al-muqāwama al-islāmiyya al-ālamīyya* (*Appel à la résistance islamique mondiale*). Dans les plus de 1 000 pages qui composent le texte, le militant djihadiste théorise l'usage des médias comme véhicules de cette nouvelle vision du monde et défend le principe d'une très forte décentralisation de l'activité militante. Ses préconisations seront suivies par l'EI et cela se traduira, à partir de 2014, par le bourgeonnement d'organes médiatiques locaux installés dans les provinces (*wilāyāt*, sg., *wilāya*) de l'État islamique.

Mon intervention se déclinera en trois axes. Dans un premier temps, j'aborderai la question des noms adoptés par les combattants djihadistes, donnés aux organes de presse et aux escadrons de l'organisation terroriste. Puis je m'intéresserai à un dossier dans lequel l'EI arrime développe un discours fondé sur la période médiévale et procède à la captation de figures guerrières du Moyen Âge afin d'arrimer l'Afrique saharienne au califat. Enfin, je terminerai en disant quelques mots de la grammaire visuelle médiévaliste de l'EI, qui use parfois de références déroutantes...

I. Ce que les noms nous disent de l'imaginaire médiévaliste de l'EI

L'une des premières manifestations du médiévalisme de l'EI et sans doute l'une des plus aisées à appréhender est celle des noms pris par les guerriers – chefs ou combattants lambda –, les noms des escadrons et des bataillons, mais également ceux des agences de presse de l'organisation. Chacun à leur manière révèle une perception de l'histoire médiévale comme source d'inspiration.

Apocalypse now : les organes de presse de l'État islamique et l'imaginaire eschatologique

L'EI a produit un nombre considérable de magazines dans différentes langues afin de s'adresser à un vaste public à travers le monde. Citons quelques exemples :

- *Rumiyah* et *The Voice of India*, en anglais ;
- *Dār al-islām* et *Dābiq*, en français ;
- *Istok*, en russe ;
- *Islam dūnyasi*, *Konstantiniyya*, en turc ;
- *Yarmūk Magazine*, en persan ;
- et un grand nombre en arabe

Certains de ces titres évoquent spontanément un imaginaire guerrier ; *Konstantiniyya*, par exemple. D'autres nécessitent quelques explications pour comprendre l'arrière-plan idéologique qui sous-tend le choix de ces noms. Il faut relever, en premier lieu, que l'EI est une organisation terroriste qui a développé, au cours de son expansion fulgurante, un discours imprégné d'eschatologie et de messianisme. Les éléments de cet imaginaire de la Fin des Temps qui se retrouvent ici sont eux-mêmes le produit d'ouvrages médiévaux compilant des traditions qui circulaient au Moyen Âge dans des moments de crise sociale.

Prenons l'exemple de deux magazines – *Dābiq* et *Rumiyah* – et d'un organe de presse central de l'EI, *A'māq*. *Dābiq* est un magazine publié par l'EI et dont 15 numéros paraissent entre juin 2014 et juillet 2016. *Rumiyah*, en anglais, a connu une diffusion plus brève, entre septembre 2016 et septembre 2017, mais compte pas moins de 13 numéros. Enfin, l'agence de presse *A'māq* a été créée par un journaliste d'Alep à l'été 2014, au moment de la bataille de Kobané, dans le nord syrien et s'est imposée comme l'un des canaux privilégiés de diffusion de la propagande djihadiste. Aucun de ces trois noms n'a été choisi au hasard. Tous reflètent l'imaginaire eschatologique de l'organisation terroriste, convaincue de l'imminence de la Fin des Temps supposée advenir dans le nord de la Syrie. Reprenant à son

compte des traditions médiévales qui circulent très tôt, l'EI voit dans les combats que mènent les militants islamistes dans les zones kurdes les signes de la bataille finale (*ashrāt al-sā'a*).

Il est vraisemblable que les premières traditions apocalyptiques aient circulé sous les règnes des califes umayyades, à l'occasion des affrontements entre l'empire musulman en construction et les Byzantins. Dans le premier quart du VIII^e siècle, un assaut est lancé contre Constantinople. Or, à mon sens, c'est une référence à la capitale byzantine qui se cache derrière le nom de *Rumiyah*, même si j'admets avoir un doute face à l'ambiguïté des magazines djihadistes à ce propos.

En effet, contrairement à ce que l'on pourrait croire, le nom Rūmiya dans les sources médiévales ne renvoie pas à la ville de Rome. Comme le rappelle J.-Ch. DUCENE dans son ouvrage *L'Europe et les géographes arabes du Moyen Âge*, il existe une confusion récurrente dans les sources arabes médiévales entre Rūma et Rūmiya, le premier nom désignant l'actuelle Rome et le second la capitale du *bilād al-Rūm*, soit Constantinople. Or, l'imaginaire qui enrobe Constantinople est sans commune mesure avec celui qui entoure Rome. Constantinople, dès l'époque des conquêtes, semble-t-il, aurait acquis une dimension eschatologique très forte dans des traditions circulant au sein des milieux umayyades et reprises ensuite à l'époque abbasside. En 715-717, soutenu par le calife Sulaymān b. 'Abd al-Malik, Maslama b. 'Abd al-Malik lance un siège contre la capitale byzantine. Les troupes se rassemblent à Dābiq, une petite localité du nord-syrien, et partent par voie terrestre et maritime dans une ambiance déjà imprégnée par les angoisses liées à l'imminence de l'apocalypse, attisées notamment par le centenaire de la Révélation prophétique. La littérature narrative médiévale développe un riche récit autour de cette tentative de conquête avortée de la ville et y associe de nombreux Compagnons du Prophète. Puis, aux côtés de différentes versions du récit émergent des traditions eschatologiques qui associent la conquête de Constantinople à la Fin des Temps. La prise de la ville est notamment annoncée par des hadiths compilés à partir du IX^e siècle où il est stipulé que sa conquête sera réalisée sous l'égide d'un homme des Banū Hāshim. Issue des milieux pro-abbassides, cette tradition évacue la possibilité d'une conquête de la seconde Rome par les Umayyades et met les souverains de Bagdad au centre d'un programme guerrier dont l'aboutissement annoncé permettra à ceux qui y auront pris part d'obtenir la rédemption de leurs péchés et déclenchera le retour du Messie. En cela, l'échec de Maslama devant les murailles byzantines arrange bien les Abbassides qui réécrivent l'histoire et prédisent une conquête en trois temps : après l'échec viendra le temps d'une campagne qui se soldera par un traité de paix avant

qu'une dernière expédition ne scelle le sort de la cité. Sauf que les Abbassides ne conquièrent jamais Constantinople. Et cela convient bien aux djihadistes de l'EI, qui, s'appropriant le nom de la ville, voient l'annonce du succès d'Abū Bakr al-Baghdādī, lequel revendiquait une descendance hachémite et qurayshite, comme l'exige la théorie politique sunnite.

Dans la lignée de ces traditions autour de Constantinople, un autre type de littérature voit le jour : le genre des catastrophes et des massacres, les *malāḥim*. L'un des ouvrages les plus représentatifs de cette tradition littéraire est le *Kitāb al-fitān* de Nu'aym b. Ḥammād (m. 844), que l'on retrouve abondamment cité par la propagande djihadiste. L'ouvrage compile plus de 2 000 hadiths dans lesquels l'espace de Syrie du nord occupe une place centrale dans cet imaginaire de l'apocalypse. Ces récits guerriers se sont construits de toute évidence au gré des campagnes militaires menées (notamment sous Hārūn al-Rashīd) par les Abbassides dans la région. Ils font l'objet d'un recyclage dans les sources djihadistes qui les utilisent pour encourager les militants à endurer avec patience les troubles de la guerre, considérés comme les prodromes de l'apocalypse. À ceux qui sauront se montrer patients face aux épreuves de Dieu, la récompense éternelle et la délivrance sont promises. Dans le contexte de la guerre civile syrienne et de la conquête fulgurante d'une large part du pays par l'EI, les combats sont annonciateurs de la « *malḥama al-kubrā* », les grands massacres qui présagent de l'apparition du Dajjāl, l'Antéchrist dans la tradition islamique.

Au Moyen Âge, au gré de ces tensions sur la frontière septentrionale du califat, les Byzantins (*Rūm*) sont progressivement assimilés aux adversaires de la Fin de Temps (*ākhir al-dahr*) et les espaces frontaliers où bourgeonnent des fortins (*thughūr, ribāṭ*) permettant de surveiller l'ennemi sont investis d'une puissante charge eschatologique. Qu'il s'agisse de Dābiq, petite localité qui servait de point de ralliement des armées califales en campagne, ou d'A'māq, un ensemble de plaines situées dans l'actuelle Syrie du nord, ces espaces contestés, au départ pour les riches pâturages qui s'y trouvent, deviennent les lieux où se déroulera la bataille de la Fin des Temps. La littérature djihadiste réinvestit ces cycles apocalyptiques.

Livrant une vision téléologique et divinement ordonnée du futur, l'imaginaire apocalyptique de l'EI reflète un pessimisme ambiant vis-à-vis du présent et vise à galvaniser les militants dans des circonstances difficiles. Comme à l'époque médiévale, « les prophéties apocalyptiques ne reflètent pas uniquement une vision particulière de la finalité de l'histoire, mais elles constituent également une forme de rhétorique politique et un moyen de donner un sens au monde ».

Cela dit, le nord de la Syrie n'est pas l'unique espace où l'apocalypse est supposée advenir. L'ensemble du Moyen-Orient, le Shām, est également associée à l'arrivée de l'Antéchrist dans la littérature djihadiste. Jérusalem occupe une place de choix dans cet imaginaire, et ce depuis l'époque médiévale puisque dès le VIII^e-IX^e siècle, des sources localisent la porte des Enfers et celle du Paradis dans les environs du dôme du Rocher.

Mais l'est est aussi historiquement considéré comme une terre de révolution messianique. N'est-ce pas des lointaines contrées du Khurāsān qu'ont surgi les Abbassides, en 749 ? Les espaces centrasiatiques sont toujours considérés avec déférence par les militants djihadistes qui usent à foison des traditions prophétiques et autres hadiths annonçant l'arrivée, dans un futur indistinct, d'un messie portant un drapeau noir. Le hors-série n°2 du magazine anglophone *Ārākān* (région indienne) consacré au Mahdī recèle quelques pages où les djihadistes du Khurāsān se voient comme les héros de l'islam.

L'imaginaire des bataillons

Outre les noms des agences de presse de l'EI, ceux pris par les escadrons et groupes de combattants révèlent également l'imaginaire médiévaliste de l'organisation terroriste. Il existe deux tendances dans le choix des noms. La plupart du temps, les djihadistes adoptent le nom d'un Compagnon du Prophète ayant participé aux campagnes militaires à l'époque des premiers califes. Plus rarement, le nom du bataillon tisse un lien direct entre le groupe et un événement (souvent une bataille) de l'époque fondatrice. Les références à des batailles prophétiques sont plus communément mobilisées comme titre de certains vidéos, véhiculant un message qu'il nous faut décrypter.

a. Jaysh Khālīd b. al-Walīd

Le premier cas d'étude est celui de l'Armée de Khālīd b. al-Walīd, un bataillon né en mai 2016 de la fusion de trois groupes djihadistes syriens, *Liwā' Shuhadā' al-Yarmūk* (La brigade des martyrs de Yarmūk), *Ḥarakat al-Muthannā al-Islāmiyya* (Le mouvement islamique d'al-Muthannā) et de la *Jamā'at al-Mujāhidīn* (La communauté des Moudjahidines). Installé dans l'extrême-sud-ouest syrien, à la frontière avec la Jordanie et le plateau du Golan, le groupe terroriste s'est rattaché à l'EI

dans un second temps. Le choix du nom de Khālīd b. al-Walīd est tout sauf anodin et entre en écho avec l'histoire régionale.

Khālīd b. al-Walīd est l'un des principaux généraux de l'armée islamique lors des premières conquêtes du Moyen-Orient. Après avoir combattu le Prophète, il se convertit en 627 (ou 629) et fut de suite mobilisé dans les opérations militaires en Arabie. Il est notamment le commandant de l'armée de Médine lors de la bataille contre Musaylima, dans la Yamāma (633). L'affrontement est l'une des batailles les plus importantes des guerres d'apostasie (*hurūb al-riḍḍa*) contre les tribus qui retirèrent leur allégeance à la mort de Muḥammad. Sous Abū Bakr, il mène les premiers raids musulmans en Irak puis traverse le désert syrien pour venir prêter main forte aux troupes qui combattent les Byzantins entre l'actuelle Jordanie et la Syrie. C'est précisément dans la zone où s'est développée l'Armée de Khālīd b. al-Walīd qu'a lieu, en 636, la bataille de Yarmūk qui scelle le destin de l'Empire byzantin dans la région. Face à des forces chrétiennes pourtant bien supérieures en nombre, les troupes de Médine renversent le cours de la bataille et anéantissent une large part de l'armée d'Héraclius dans la province de Syrie-Palestine.

Si l'impétuosité de Khālīd b. al-Walīd lui a valu quelques démêlés avec le deuxième calife, ʿUmar b. al-Khaṭṭāb, il figure malgré tout parmi les personnages adulés par l'historiographie des *futūḥāt*. Il hérite d'ailleurs du surnom d'« Épée de l'islam » ou de Dieu (*Sayf al-islām* ; *Sayf Allāh*). La référence à ce guerrier résonne donc à la fois à travers l'espace où s'investit le groupe en question, mais également à travers la geste combattante du Compagnon, dont la détermination au combat est devenue légendaire.

b. De l'offensive à la défensive : Badr et al-Khandāq

Penchons-nous maintenant sur les références à des batailles majeures de l'époque prophétique dans les sources djihadistes. Les affrontements ne sont pas uniquement cités à travers les textes, mais deviennent emblématiques de la situation contemporaine dans laquelle se trouvent les troupes djihadistes.

Par exemple, en période d'offensive, c'est la bataille de Badr qui est évoquée. En mars 624, au nord de Médine, les troupes du Prophète interceptent une caravane de la tribu de Quraysh qui redescend depuis la Syrie vers La Mecque. L'affrontement, remporté par les troupes de Muḥammad, est la première victoire du tout nouvel État islamique et pose les bases de son expansion à venir. La

référence à Badr était déjà abondamment mobilisée par al-Qaïda, comme le relève A. EL DIFRAOUI dans son travail précité. Elle l'est notamment pour décrire les opérations offensives et les attaques suicides dès les années 1990 en Bosnie. C'est le cas dans une vidéo très connue de l'organisation terroriste et intitulée *Badr Riyad*. Elle met en scène la préparation et la réalisation des attentats de Riyad, en mai 2003. Les djihadistes rejouent la geste des Compagnons de Muḥammad au cœur même du territoire prophétique désormais dominé par les Saoud, considérés comme des infidèles vendus aux États-Unis et assimilés ici aux ennemis mecquois de Muḥammad. Dans les années qui suivent ces attentats, l'usage de Badr se répand à travers le monde arabe et est réutilisé par de nombreuses cellules djihadistes affiliées à al-Qaïda, notamment au Maghreb. Plus récemment, en 2016, le Jabhat al-Nuṣra, la filiale d'al-Qaïda en Syrie, a développé toute une série de courtes vidéos appelées *Shahr al-Futūḥāt* (*Le mois des conquêtes*) où l'histoire des grands affrontements y est racontée. Sans surprise, Badr figure en bonne place et une grande attention est accordée à cette bataille fondatrice.

À l'inverse, les phases durant lesquelles l'EI se trouve en difficulté sont analysées au prisme de la bataille dite de la Tranchée (*al-Khandāq*), aussi appelée la bataille des Factions ou des Coalisés (*al-Aḥzāb*). En avril 627, les Mecquois donnent l'assaut sur Médine, soutenus par des chefs bédouins qu'ils ont parvenu à rallier à leur projet d'attaque contre Muḥammad et ses partisans. Grâce à un fossé creusé autour de la ville, les musulmans résistent à un siège de 15 jours au cours duquel l'alliance conclue entre les Qurayshites et les tribus se désagrège. Il ne s'agit pas d'une défaite mais plutôt d'une épreuve divine destinée à tester l'endurance des croyants et c'est précisément la raison pour laquelle cette bataille se révèle utile dans les temps difficiles ou lorsque les troupes musulmanes se trouvent en sous-nombre.

Dans son texte *La tanière des Compagnons* (*Ma'sadat al-anṣār*), dont un extrait a été traduit et commenté par O. SAGHI, Ben Laden file la métaphore entre la situation du Prophète lors de cet affrontement avec les Mecquois et celle des Moudjahidines afghans, contraints de se replier dans les montagnes, assiégés par leurs ennemis. Ce déséquilibre des forces, notable lors d'al-Khandāq mais également à Yarmūk, par exemple, fait également l'objet d'un long développement dans le numéro 4 de *Rumīyah*, publié en décembre 2016, alors que l'EI commence à perdre du terrain en Syrie.

La morale de l'histoire est simple mais efficace : la défaite n'est pas inéluctable et Dieu a souvent accordé la victoire aux croyants alors même qu'ils se trouvaient en situation d'infériorité évidente.

Dans la rhétorique djihadiste, cela est prouvé par les versets 9 à 27 de la sourate 33 (*al-Aḥzāb*) qui racontent l'affrontement, ce qui fournissent une caution coranique au propos fondamentaliste. Face aux coalitions hétéroclites formées pour combattre le califat djihadiste, les combattants de l'EI doivent opposer l'unité de leur mouvement, seule à même de garantir à terme leur succès, lorsque les alliances se déliteront.

Kunya djihadistes : de l'importance des noms de guerre

Le dernier point que je souhaite aborder ici concerne les noms de guerre adoptés par les djihadistes. Ces noms dévoilent le rapport des combattants entretenus avec la période des origines et permettent parfois de révéler le projet guerrier de l'homme en question.

Comme le rappelait J. SUBLET dans son livre majeur *Le voile du nom* paru en 1991, le nom dans la culture arabe dévoile un imaginaire. En l'occurrence, il se compose de quatre éléments :

- le *ism* : nom reçu à la naissance ;
- la *kunya* : composée par Abū (= père de), portée par les musulmans libres ;
- le *laqab* : surnom, titre ou titulature ;
- la *nisba* : qui indique la connexion du personnage avec un lieu, un événement ou une idée

Dans la plupart des cas, les djihadistes n'apparaissent jamais sous leur véritable nom mais sont plutôt désignés par leur *kunya* qui fait office de nom de guerre. Dans cette géographie du nom arabe, la *kunya* est le lieu de la généalogie par excellence et rappelle l'importance de la filiation paternelle, centrale en islam : ainsi, on se rappelle qu'un tel est le père d'un tel.

Dans l'imaginaire djihadiste, la *kunya* doit aussi être lue comme recelant un symbolisme fort, de nature médiévaliste, notamment lorsque les djihadistes reprennent à leur compte le nom d'une figure historique de l'islam parmi les Compagnons (*ṣaḥāba*) du Prophète. A. EL DIFRAOUI cite par exemple le cas d'Abū Muṣ'ab al-Sūrī, le grand théoricien du djihad pour al-Qaïda, qui accapare ici le nom d'un des grands Compagnons du Prophète. Muṣ'ab b. 'Umayr (m. 625), qui appartenait à la tribu de Quraysh, est connu pour avoir abandonné un train de vie confortable pour celui d'ambassadeur de l'islam qui lui imposait de renoncer à ses richesses et d'abandonner le faste de son quotidien. Il joue un rôle de premier plan dans la préparation de l'Émigration (*hijra*) de Muḥammad vers Médine : dépêché sur place par le Prophète, il parvient à gagner le soutien de plusieurs

personnes importantes dans l'oasis. Enfin, durant la bataille de Badr et de Uḥūd (où il perd la vie, en 625), il est en charge de l'étendard du Prophète. On voit l'écho symbolique que véhiculait l'adoption d'une telle *kunya*. Évidemment, cela ne signifie pas que le djihadiste se voit comme le père du Compagnon, mais plutôt qu'il s'inclut dans sa filiation directe. Nous sommes donc dans le cadre de ce que J. SUBLET appelait une « *kunya* de prestige ». Ces ressorts généalogiques de l'appartenance collective transparaissent clairement dans un article du numéro 9 de *Rumiyah*. Outré de voir les pays autrefois le cœur battant de l'empire islamique être passés aux mains de régime tyranniques à la solde des puissances occidentales, l'auteur harangue les musulmans et leur rappelle leur filiation avec Abū Bakr et 'Umar pour les inciter à rejoindre l'organisation djihadiste, qui se présente ainsi comme la seule dépositrice du legs prestigieux des premiers califes et la seule à pouvoir rétablir leur héritage.

Si l'on se penche maintenant sur les noms de quelques figures emblématique de l'EI, la déconstruction des noms de guerre est un exercice plutôt aisé, à condition toutefois d'avoir bien en tête la trajectoire des *ṣaḥāba*. Ici, comme souvent dans le cas d'Abū Muṣ'ab al-Sūrī, deux éléments s'articulent : à la *kunya*, qui projette le personnage dans l'univers mythifié des premiers Compagnons s'ajoute une *nisba*, qui enracine le djihadiste dans un espace géographique où se déploie son programme politique.

Dans le cas du premier calife de l'EI, Abū Bakr al-Baghdādī, en choisissant ce nom, l'homme tisse un lien direct avec le tout premier calife de l'islam, Abū Bakr al-Ṣiddīq, qui fut l'un de ceux qui se convertirent les premiers à l'islam alors que la plupart des dignitaires de Quraysh rejetaient la nouvelle religion. Durant la *hijra*, c'est avec lui que Muḥammad entre dans la grotte pour se cacher, alors qu'il est traqué par les Qurayshites. Pour les exégètes du Coran, c'est donc lui de toute évidence qui est évoqué dans Q. 9 : 40. Enfin, Abū Bakr est également un calife en armes puisqu'il est connu pour avoir réprimé le vaste mouvement d'apostasie qui traverse plusieurs tribus d'Arabie au lendemain de la mort du Prophète. L'adjonction de la référence à Bagdad fait, quant à elle, référence à l'origine irakienne de l'homme, mais aussi et surtout avec la capitale du califat abbasside. Centre du monde islamique cinq siècles durant, sa conquête est ardemment désirée par les militants djihadistes comme le rappelle un encart de *Rumiyah* consacré à des opérations contre le pouvoir irakien. Il y est dit que la ville est « la maison du califat, qui a été construite par nos ancêtres et [pour

laquelle] nous n'abandonnerons jamais. Nous y replanterons le drapeau de l'Unité et la bannière de l'État islamique ».

Dans la captation du nom des premiers Compagnons, il n'existe donc pas de monopole et le calife de l'EI n'est pas le seul à avoir porté le nom prestigieux d'Abū Bakr. Tout un chacun est libre de prendre comme nom de guerre celui d'un illustre *ṣaḥāba* du Prophète puisque l'adjonction de la *nisba* géographique permettra de le distinguer d'un autre combattant ayant pris la même *kunya* mais évoluant dans un espace différent. Les combinaisons deviennent multiples, mais le point d'ancrage est unique : un homme fondateur du premier État islamique à l'époque de Muḥammad. Surtout, ces multiples combinaisons contribuent à diffuser l'héritage d'un personnage central de ce premier islam dans l'ensemble des territoires où sont actifs les membres de l'EI.

Il en est ainsi d'Abū Dujāna al-Khurāsānī, un kamikaze donc le portrait est dressé par le magazine *Dābiq*, d'Abū Dujāna al-Lubnānī, d'Abū Dujāna al-'Irāqī ou d'Abū Dujāna al-Bengalī, un ancien cadre de l'EI au Bengale, auteur d'un article pour *Rumiyah* à propos d'une série d'attaques menées dans le pays par l'organisation terroriste. Tous font allusion à Abū Dujāna Simāk b. Kharasha, un membre des Auxiliaires (*anṣār*), qui participa à la toute première expédition envoyée par le Prophète hors de Médine, aux côtés de Ḥamza b. 'Abd al-Muṭṭalib. Il était également présent à Uḥūd (625), lors de la défaite des troupes musulmanes. Il meurt à la célèbre bataille de la Yamāma, en 632, durant laquelle il affronte le faux-prophète Musaylima, qui avait rejeté le califat d'Abū Bakr après la mort de Muḥammad.

Nous pourrions continuer ainsi avec un long catalogue de noms qui tous évoquent l'époque du Prophète et des premières guerres. C'est le cas d'Abū Bashīr 'Abd Allāh al-Ifriqī, nom de guerre adopté par Amedy Coulibaly, rappelant celui de Bashīr b. Sa'd, un illustre Compagnon qui fut le premier à donner son allégeance à Abū Bakr al-Ṣiddīq lors de l'épisode de la Saqīfa.

Parfois, certains noms de guerre sont plus surprenants et ne se réfèrent pas à un *ṣaḥāba*. C'est le cas de Dhū al-Qarnayn al-Baljīkī, Chakib Akrouh, de son vrai nom, l'un des trois membres du commando des terrasses à Paris, en novembre 2015. Dans son numéro consacré aux attentats de la capitale, *Dābiq* consacre de longues pages à leur portrait et on y apprend que l'homme aurait adopté cette surprenante *kunya* d'origine coranique. « L'homme aux deux cornes » est effectivement mentionné dans la sourate 18, *al-Kahf* (v. 83-98), où Muḥammad reçoit l'ordre de Dieu de raconter son histoire. Le Cornu est décrit se déplaçant sur la terre en suivant une « corde » (*ḥabl*) qui le conduit vers l'ouest

où il rencontre un peuple au sein duquel il châtie les impies et récompense les croyants. L'exégèse islamique médiévale a fini par considérer que ce mystérieux homme aux deux cornes était une allusion à Alexandre le Grand, dont la piété et la dévotion à Dieu sont vantées dans les sources hébraïques (Talmud) et chrétiennes orientales en syriaque (Jacques de Sarûj).

Il est impossible de faire une liste exhaustive de tous ces noms de guerre, même si je crois qu'un recensement d'un échantillon plus large et donc plus représentatif serait souhaitable afin d'identifier d'éventuelles récurrences significatives dans les choix opérés par les djihadistes.

II. Annexer des figures emblématiques : des combattants du *ribāṭ* à Boko Haram

Comme nous le savons, l'EI s'est développé bien au-delà de ses bastions syriens et irakiens notamment en obtenant le ralliement d'un certain nombre de groupes terroristes implantés dans des régions comme le Sahel, l'Asie centrale ou l'Inde. À l'occasion de la proclamation d'Abū Bakr al-Baghḏādī au califat, puis de son successeur, Abū Ibrāhīm al-Hāshimī al-Qurayshī, de grandes campagnes d'allégeance (*bay'ā*) ont d'ailleurs été mises en scène dans ces espaces non-arabes.

Ce qui m'intéresse ici c'est d'analyser le traitement réservé par la propagande de l'EI à ces groupes non-arabes et non-arabophones qui se rallient à l'organisation terroriste depuis les marges du califat. Comment l'histoire permet-elle d'arrimer ces groupes au grand récit ? Je vais prendre un cas d'étude : celui du ralliement de Boko Haram, en Afrique sahélienne. Pour annoncer et légitimer l'allégeance de cette entité terroriste, l'EI déploie un discours imprégné d'histoire. Jouant sur les temporalités, entre les premiers temps de l'islam, le temps de la renaissance rigoriste almoravide et celle de la renaissance djihadiste actuelle, la propagande tisse un lien direct entre la trajectoire des militants de Boko Haram et celle de leurs ancêtres dont la geste légitime (dans la propagande de l'EI) les actions menées aujourd'hui.

L'histoire du Maghreb au prisme de l'EI se lit en trois temps :

- la conquête par 'Uqba b. Nāfi', qui entérine le ralliement de la région à l'islam ;
- le renouveau almoravide, qui vient mettre un terme au délitement des pouvoirs musulmans sur place ;

- la renaissance du califat, à l'initiative des nouveaux combattants du *ribāṭ*, qui vient mettre un terme à l'expansion de la démocratie et de la corruption occidentale dans la région

C'est donc l'occasion pour l'EI de célébrer à la fois une grande figure des conquêtes arabes, mais également de mettre en lumière la trajectoire de combattants berbères locaux qui fondèrent l'émirat almoravide. Partant, l'EI établit un lien direct avec les populations berbères, elles aussi invitées à rejoindre le califat qui n'est plus uniquement une structure politique pour les Arabes.

Reprenons du début et examinons le récit djihadiste de l'islamisation régionale. Dans une vidéo de la *wilāyat al-Baraka* (Syrie) intitulée « Les pays du Maghreb islamique » (*Bilād al-Maghrib al-islāmī*) et mise en ligne en janvier 2016, il est question à plusieurs reprises de la conquête de la région à l'époque des califes umayyades. Sans surprise, la vidéo s'ouvre sur des images d'idoles et le narrateur rappelle qu'avant la prédication de Muḥammad, les gens sur place vivaient dans le polythéisme avant que Dieu ne leur fasse grâce de la conversion. À l'aide d'une carte animée sur laquelle l'islam se répand telle une tâche d'encre, on suit le rythme des *futūḥāt* jusqu'au moment où 'Uqba b. Nāfi' entreprend de soumettre l'Ifriqiyyā et le Maghreb central, dans les années 660-670. Ici d'ailleurs, le récit de l'EI avance de quelques années la conquête de la région qui aurait été réalisée sous le règne de 'Uthmān b. 'Affān (r. 644-656), alors que les sources concordent pour dire qu'elle n'eut lieu qu'à l'époque de Mu'āwiya b. Abī Sufyān (r. 661-680).

Partisan d'un djihad agressif contre les locaux, si l'on en croit les sources médiévales, 'Uqba aurait réussi à pousser jusqu'aux rivages atlantiques avant de mourir en combattant un chef berbère. Les codes visuels adoptés dans la vidéo sont loin d'être anodins. L'avancée des troupes musulmanes conduit la carte à s'éclairer d'une couleur jaune pâle et chaude, suggérant la vivification de la région et son entrée dans la civilisation, et s'oppose au gris sombre qui recouvre le reste de la Méditerranée encore non musulmane. En cela, le récit djihadiste se réapproprie un poncif des récits des *futūḥāt*, qui insistent sur la concomitance entre conquête et islamisation. Cela n'est évidemment pas surprenant, mais c'est une lecture de l'histoire qui omet la réalité du terrain dont rendent compte d'autres dossiers documentaires, lesquels insistent sur la lenteur de la conversion. Adopter ce récit optimiste sur la corrélation entre conquête et conversion permet aussi à l'EI de ne pas mentionner les révoltes berbères locales qui se déclenchèrent sur place et dont l'évocation viendrait ternir le caractère fluide et lisse du processus d'islamisation. Il en résulterait une nécessaire critique virulente

à l'égard des Berbères, alors que l'objectif même que cette vidéo est de montrer que ces populations berbères font bien partie du califat et du projet politique islamique depuis les origines.

Cette première séquence narrative de la vidéo se conclut sur le constat pessimiste que la région a certes été un temps un barrage contre les Croisés, mais qu'elle est devenue aujourd'hui la porte d'entrée de la débauche, en particulier la Tunisie.

La renaissance de l'islam rigoriste dans la région viendra des franges sahariennes et du monde berbère. C'est ce que raconte un dossier consacré à ceux que les auteurs appellent « Les leaders de l'émirat des Murābiṭ » dans le volume n°5 du magazine *Rumiyah* (décembre 2016). Le lecteur y trouve une brève histoire de la fondation de l'émirat almoravide par Yaḥyā b. Ibrāhīm et son acolyte, le très rigoriste 'Abd Allāh b. Yasīn, fondée sur des sources médiévales bien connues des historiens, en particulier le *Kāmil fī al-tārīkh* d'Ibn al-Athīr et le *Kitāb al-'ibār* d'Ibn Khaldūn.

Originaire de la tribu berbère des Ṣanhāja au sein de laquelle va lentement se développer le mouvement missionnaire almoravide, Yaḥyā b. Ibrāhīm aurait réussi à rallier à sa cause Ibn Yasīn. Mais, dans un premier temps, les deux hommes ne parviennent pas à convaincre les tribus berbères et se voient contraints de se replier dans des zones forestières, autour du fleuve Sénégal. Sans moyen d'action, ils font preuve de patience. La propagande djihadiste trouve dans l'histoire de la genèse almoravide un parallèle avec la formation lente du mouvement Boko Haram dans les zones sahariennes faiblement peuplées. À l'abri, ils rassemblent des partisans et s'en vont à la conquête armée des oasis présahariennes, « soumettant le désert au règne d'Allāh ». Les militants djihadistes reprennent la chronologie des conquêtes almoravides avec précision :

- en 1054 : conquête d'Awdaghust, siège du roi du Ghana ;
- en 1055 : conquête de Sijilmāsa, qui permet aux Almoravides de mettre un terme aux pratiques de débauche qui avaient lieu sur place (consommation de vin, bourgeonnement de tavernes...);
- en 1069 : conquête de Fès

Le legs d'Ibn Yasīn, qui meurt en 1059, est célébré par la propagande djihadiste. L'homme laisse derrière lui un émirat puissant, né sur les rives du fleuve Sénégal et toisant, à son apogée, les royaumes chrétiens d'al-Andalus. Il est aussi crédité d'avoir formé Abū Bakr b. 'Umar, qui « portera la sharia en Afrique » et Yūsuf b. Tashfin, qui « vaincra les Croisés » en Espagne. Ce dernier est

d'ailleurs adulé par l'EI, sans surprise considérant qu'il réunifia des deux rives sous l'autorité de l'émirat berbère, dans le dernier quart du XI^e siècle. Plus loin, dans une autre séquence de la vidéo où l'on voit des djihadistes arroser le lointain à la mitrailleuse et au lance-roquette, le narrateur invite le spectateur à « restaurer les gloires (*an tasta ĩda amjād*) de Ṭāriq b. Ziyād, Yūsuf b. al-Tashfīn et ʿUqba b. Nāfiʿ ». Al-Andalus avait une aura particulière dans l'imaginaire maghrébin de l'époque comme en témoigne ce passage chez al-Marrākushī, un auteur du XIV^e siècle :

« Quand Yūsuf eut conquis al-Andalus et que celle-ci tout entière lui obéit, on le plaça au nombre des rois et il mérita le titre de sultan. Lui et les siens reçurent alors le nom d'Almoravides, et ce prince ainsi que son fils furent classés parmi les rois les plus puissants, car al-Andalus est la vraie capitale, le centre du Maghreb Extrême, la source de ses mérites. La plupart des gens de talent de toute sorte en tirent leur origine et sont regardés comme lui appartenant. »

L'apologie de Yūsuf b. al-Tashfīn par l'EI n'a donc évidemment rien d'anodin et résonne avec la propagande djihadiste qui appelle de ses vœux la réintégration de l'Espagne dans le califat. L'attentat de Barcelone, le 17 août 2017, et celui, manqué à Cambrils, le même jour, rappelle que l'Espagne reste une terre de djihad. L'histoire almoravide, comme celle de la conquête de la région par Ṭāriq b. Ziyād en 711, tissent un lien entre la guerre sacrée menée au Moyen Âge par ces chefs berbères et les actes terroristes contemporains.

Cela dit, si l'on revient à l'article de *Rumiyah*, on s'aperçoit qu'il se désintéresse plutôt des combats entre Yūsuf b. al-Tashfīn et les troupes chrétiennes espagnoles. S'adressant d'abord à des lecteurs du continent africain, le propos se concentre sur les conquêtes menées plus au sud par Abū Bakr b. ʿUmar.

Finalement, le bicéphalisme des Almoravides ne semble pas avoir gêné les djihadistes de l'EI qui le transforment en une alliance vertueuse de l'épée et de la plume. Le djihad conduit par Yaḥyā b. Ibrāhīm est supervisé par un ouléma, garantissant son caractère vertueux et une guerre menée sous le sceau de la foi. Évidemment, comme toujours avec l'EI, ni la vidéo ni la réalisation du dossier évoqué n'ont été réalisées au hasard et la temporalité de leur diffusion coïncident avec le ralliement de Boko Haram à l'EI, à la fin de l'année 2015. En faisant revivre la geste héroïque de ʿUqba et des Almoravides, la propagande djihadiste vient appuyer par le récit historique l'extension de l'emprise de l'organisation djihadiste sur une nouvelle partie des territoires musulmans.

D'autres exemples de ce type mériteraient d'être étudiés. J'ai notamment isolé un dossier similaire consacré à Maḥmūd al-Ghaznī (m. 1030), le fondateur de la dynastie sunnite des Ghaznévides, qui

met fin à la domination des émirs bouyides sur le califat. Sa piété et son rigorisme en font un personnage de premier plan de la renaissance sunnite à venir dans la seconde moitié du XI^e siècle.

III. Un visuel médiévaliste : la grammaire esthétique de l'EI

Dans la dernière partie de cette présentation, je voudrais montrer la manière dont la propagande de l'EI a généré une nouvelle grammaire visuelle médiévaliste. Les photos ou les capsules vidéo très raffinées diffusées par l'organisation terroriste sont imprégnées par l'imaginaire de la guerre médiévale et la mise en scène tend souvent à projeter les conflits contemporains dans un passé immémorial.

Cela dit, certains de ces visuels médiévalistes peuvent surprendre et les choix laissent penser que les djihadistes cherchent à croiser différents canaux symboliques. En cela, la grammaire esthétique de l'EI montre que l'organisation terroriste s'adresse à un public occidental, averti et familier de ces codes et sensible à ces images médiévalistes.

Pour s'adresser à un public musulman, l'EI fait ainsi un usage abondant d'extraits de la série *Umar al-Fārūq*, mobilisés pour illustrer ce que furent les combats à l'époque du Prophète. La série a connu une diffusion de très grande ampleur dans l'espace arabo-musulman lors du Ramadan 2012 et continue à être disponible en libre accès sur le net.

On retrouve plusieurs séquences comme dans un extrait de la vidéo de la *wilāyat* Baraka dans laquelle le monteur a même tenté d'illustrer ce qui se déroule sous les yeux du spectateur par la psalmodie de versets coraniques. C'est également le cas de captures d'écran réalisées par mes soins sur des vidéos de différents organes médiatiques de l'EI. L'organisation semble juger ces images conformes à son imaginaire de la guerre sacrée, ce qui est surprenant quand on sait que la série a déclenché une vive polémique chez les oulémas salafistes, qui l'ont jugée bien trop peu fidèle à ce qu'était la réalité de la période et ont émis à l'encontre des réalisateurs de nombreuses fatwas.

À ces images captées dans la série s'ajoutent tout un tas de mises en scène dont regorgent les magazines de l'organisation terroriste. On y voit notamment des hommes à cheval arborant des bannières, dévalant des pentes soulevant derrière eux des nuages de poussière et parcourant des étendues désertiques. On retrouve ici deux éléments incontournables de la grammaire visuelle

djihadiste : les bannières flottant au vent et le cheval. Les bannières ont été très bien analysées par A. EL DIFRAOUI, aussi me concentrerai-je ici sur le cheval. Dans l'imaginaire arabo-musulman médiéval, le cheval est l'animal du djihad par excellence. Les sources nous disent que Ismā'īl, fils d'Abraham qui aurait d'ailleurs aidé son père à reconstruire la Ka'ba, fut le premier prophète à chevaucher un cheval. Le jour de Uḥūd, Muḥammad ne montait-il d'ailleurs pas un cheval ? Permettant une incroyable mobilité, l'animal entre progressivement dans l'imaginaire de la guerre sacrée et se trouve associé à son propriétaire, le *fāris*, qui fait lui aussi son entrée dans le domaine du mythe. Les premiers traités de *furūsiyya* remontent au IX^e siècle avant que le genre n'explose sous le sultanat mamelouk à l'époque duquel la théorie du djihad est reconsidérée par de grands savants comme Ibn Taymiyya, l'un des oulémas médiévaux les plus appréciés des djihadistes. Ce n'est donc pas un hasard si l'un des textes les plus hauts en couleur et les plus cités produit par al-Qaïda s'intitule *Fursān taḥt rā'iyyat al-nabī* (*Cavaliers sous l'étendard du Prophète*).

Mais sans doute que l'intrusion d'images médiévalisantes de ce type dans la propagande de l'EI ne se comprend pas uniquement par l'amour immodéré que porteraient les djihadistes au cheval. Je pense en effet qu'elle s'explique aussi par le fait que les djihadistes sont conscients qu'ils mobilisent une référence majeure du Moyen Âge occidental et qu'ainsi ils touchent du doigt un autre imaginaire de la guerre, beaucoup plus familier de leurs audiences dans les pays d'Occident. Sinon, comment expliquer l'utilisation assez massive d'extraits du *Seigneur des anneaux* ou de *Robin des bois* dans les vidéos de l'EI ? Pourtant, il s'agit de références abondamment mobilisées par les réalisateurs djihadistes qui parfois islamisent les séquences vidéo en ajoutant un fond sonore fait de chants religieux, les fameux *anāshīd*. Une séquence de la célèbre adaptation des ouvrages de Tolkien est précédée par une intervention de Trump annonçant la fin de l'EI. Immédiatement après, l'image des cavaliers du Rohan arrivant au secours de la citadelle de Minas Tirith assiégée par les forces du Mordor est assimilée à celle des troupes djihadistes venant secourir les musulmans assiégés par la coalition.

Ailleurs, dans une vidéo de la *wilāya* syrienne de Deir Ez-Zor, la précision des snipers de l'EI est comparée avec la précision de celle de *Robin des bois*, et des images de la version la plus récente du film sont à leur tour intégrées au film.

Enfin, dans cette dernière séquence, plusieurs références s'entremêlent, avec des images tirées du Seigneur des Anneaux, mais également du célèbre blockbuster *Kingdom of Heaven*, qui soulève quant à lui un imaginaire des croisades plus aisément explicable dans un contexte djihadiste.